PÉDALER ET CROQUER LA FRANCE

Claude Marthaler

Quand la BD s'empare du voyage à vélo

« La venue de la bicyclette est infiniment plus qu'une nouveauté sociale : c'est un des plus grands événements humains qui se soient produits depuis les origines de notre race. Je ne sais si l'art du feu, l'écriture, l'imprimerie ont plus d'importance – mais je vois clairement que la bête lente qu'était devenue l'homme pour avoir sacrifié ses pattes de devant à « tâter » l'univers est redevenue une bête rapide – et parmi les plus rapides. La portée d'un tel fait est incalculable et je ne développerai pas ici la thèse que la bicyclette est le premier stage de l'aviation ; l'homme y apprend l'équilibre presque dans le fluide et s'y fait un œil agile et planant d'épervier. »

J.H. Rosny (1856-1940) in *Un autre monde*, 1895.

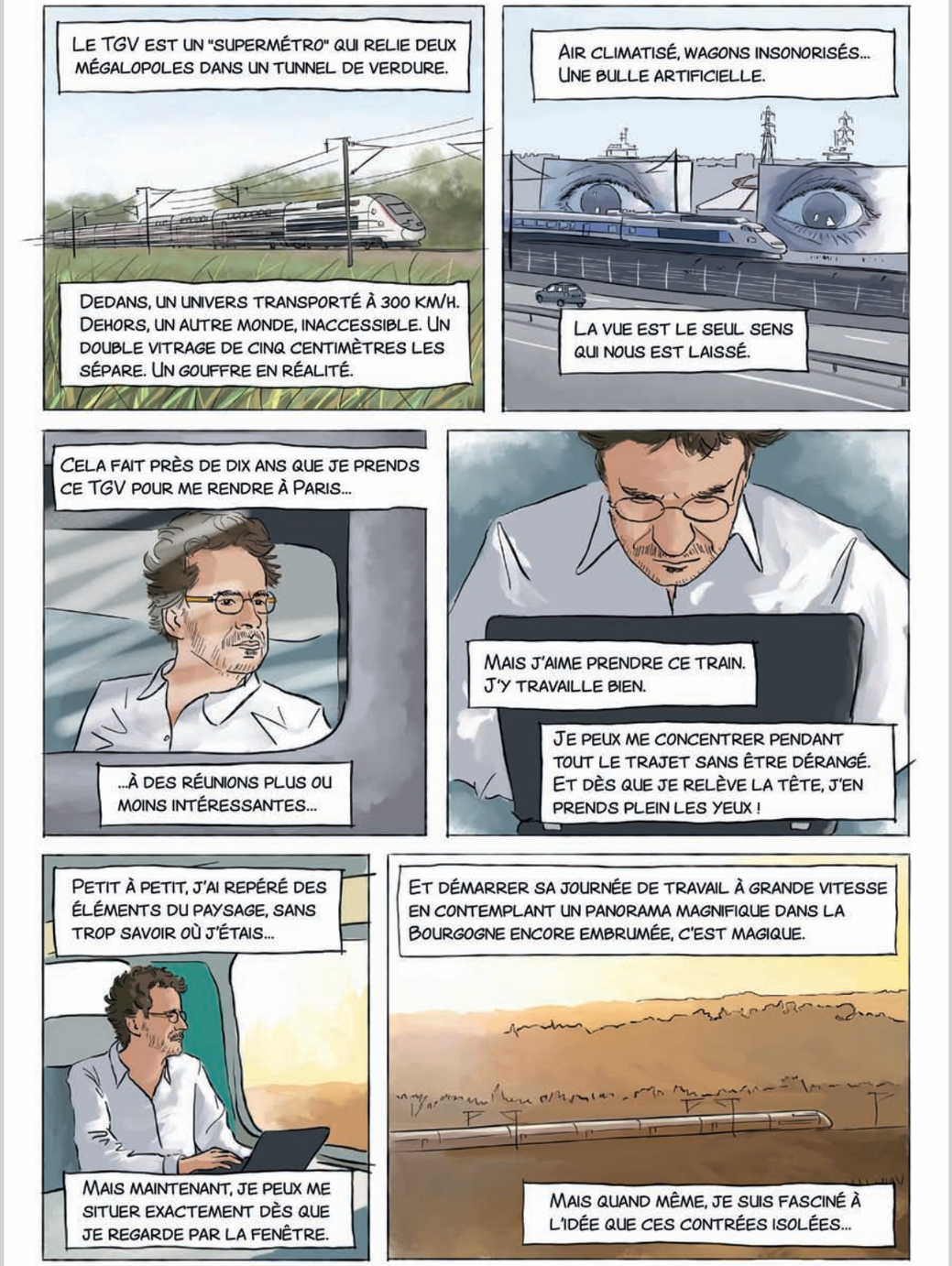
C'est l'histoire du paisible voyage à bécane de Marie-Antoine Barret et Léon Giran-Max de Melun à Nice en dix jours qui fut soudainement tiré de l'oubli par la récente découverte d'un manuscrit. Comme d'autres récits d'anonymes de la fin du XIX[e] siècle, il s'inscrit pleinement dans l'âge d'or des pionniers du voyage à vélo[1] (à l'échelle d'un pays).

En 2021, soit cent vingt-cinq ans plus tard que leurs précurseurs gaulois, Simon Boileau et Florent Pierre quittent Paris pour la Bourgogne. Au goût du jour, ils se lancent à vélo de *gravel* pour une échappée de cinq jours. L'un est scénariste, l'autre dessinateur et coloriste. Cela tombe bien, la paire en revient avec *La Ride*, une rafraîchissante bande dessinée. Sans les connaître, Florent Boithias et Étienne Matthieu, autre duo d'artistes, sont « sortis des Rails », rivetés à la selle. Ils racontent, en 2023 et en BD, la ligne du premier TGV entre Paris et Lyon en passant par le Morvan. Un scénario en forme de métaphore d'un monde qui s'emballe.

La vitesse tue

En 1981, les hommes sont devenus (encore plus) fous : le Train à Grand Vitesse (TGV) est né. Vitesse commerciale : avoisinant celle record

1. L'incontournable premier tour du monde à deux-roues (trois continents et plus de 20'000 km, 1884-86) à grand-bi ! du britannique Thomas Stevens a marqué d'une pierre blanche cette grande histoire de la petite reine à la découverte de la Terre. Son récit qui date de l'époque, écrit en anglais et illustré de dessins, fut republié d'innombrables fois. Il n'en existe hélas pas de version française.



Sortis des rails.

“ La réflexion exige du temps, le vélo de l’espace.

Voyage au Maroc 2001, carte postale, éditions Papyrus.

du vent enregistrée au sommet du Ventoux le 19 novembre 1967 : 320 km/h ! À cette vitesse-là, les cyclistes s’envoleraient, les voitures aussi. Le véhicule de l’anti-voyage : « Une rame de TGV passe en trombe avec ses 452 passagers dont les pensées s’égarent à mille lieues. Paris-Lyon en deux heures trente : un supermétro qui relie deux mégalopoles dans un tunnel de verdure (…) Dehors, un autre monde inaccessible. Un double vitrage de cinq centimètres les sépare. Un gouffre en réalité. Air climatisé, wagons insonorisés. Une bulle artificielle. La vue est le seul sens qui nous est laissé » lit-on dans *Sortis des rails*. Des propos qui font écho à la vision d’Ivan Illitch (1926-2002) lorsqu’il suggérait qu’une société conviviale et énergétiquement durable ne devrait pas dépasser la vitesse maximale d’une bicyclette. Ou de celle de René Barjavel (1911-1985)[2] : « Dans une société mature, un jour l’électricité disparaît et plus aucune machine ne peut fonctionner. Les habitants, anéantis par la soudaineté de la catastrophe, sombrent dans le chaos, privés d’eau courante, de lumière et de moyens de déplacement ».

En 2001, au retour d’un tour du monde à vélo de sept ans, j’ai photographié au Maroc cet unique panneau de circulation routière : « La vitesse tue », étrange annonce dont j’avais, comme tout cycliste, instinctivement appliqué le précepte de modération. Comme si voyageant à vélo, un jour était forcément un jour de plus, jamais un jour de moins.

Les cyclistes-bédéastes ont, eux aussi, pris le temps, pour nous raconter mieux que quiconque la proximité, le territoire, son relief et les traces de l’histoire. Comme l’a écrit Annie Ernaux dans *Les Années* (2008), « Le silence était le fond des choses et le vélo mesurait la vitesse de la vie ». L’accélération motorisée les a même soudainement mis en lumière, car la vitesse non seulement tue, mais elle distrait, aveugle et insensibilise les hommes. D’aucuns s’y brûlent en tentant d’échapper à la toute-puissance de Cronos. L’hypermobilité engendrée par la « Grande Vitesse » et l’hyperactivité poussent les gens à s’isoler dans une bulle toxique (l’autre hélas, pas la phylactère ou le récitatif d’une BD !). Aux quatre coins du monde, les confidences ne se distillent qu’au ralenti au cours de rencontres sans carapace, en chair et en os, au rythme de la parole échangée. La réflexion exige du temps, le vélo de l’espace.

Intemporelle bicyclette

« Nous sommes deux mille ans après J.C. et toute la Gaule est occupée, inventoriée, google-mapisée (…) Plus un territoire vierge (…) Sale temps pour les explorateurs » campent leur époque, un brin désenchantés, les auteurs de *La Ride*. Mais tous les cyclistes le savent quel autre véhicule que le vélo ne redéploie si bien

2. Quatrième de couverture de René Barjavel, *Ravage*, La Toison d’or, collection « La Porte ouverte », 1943.

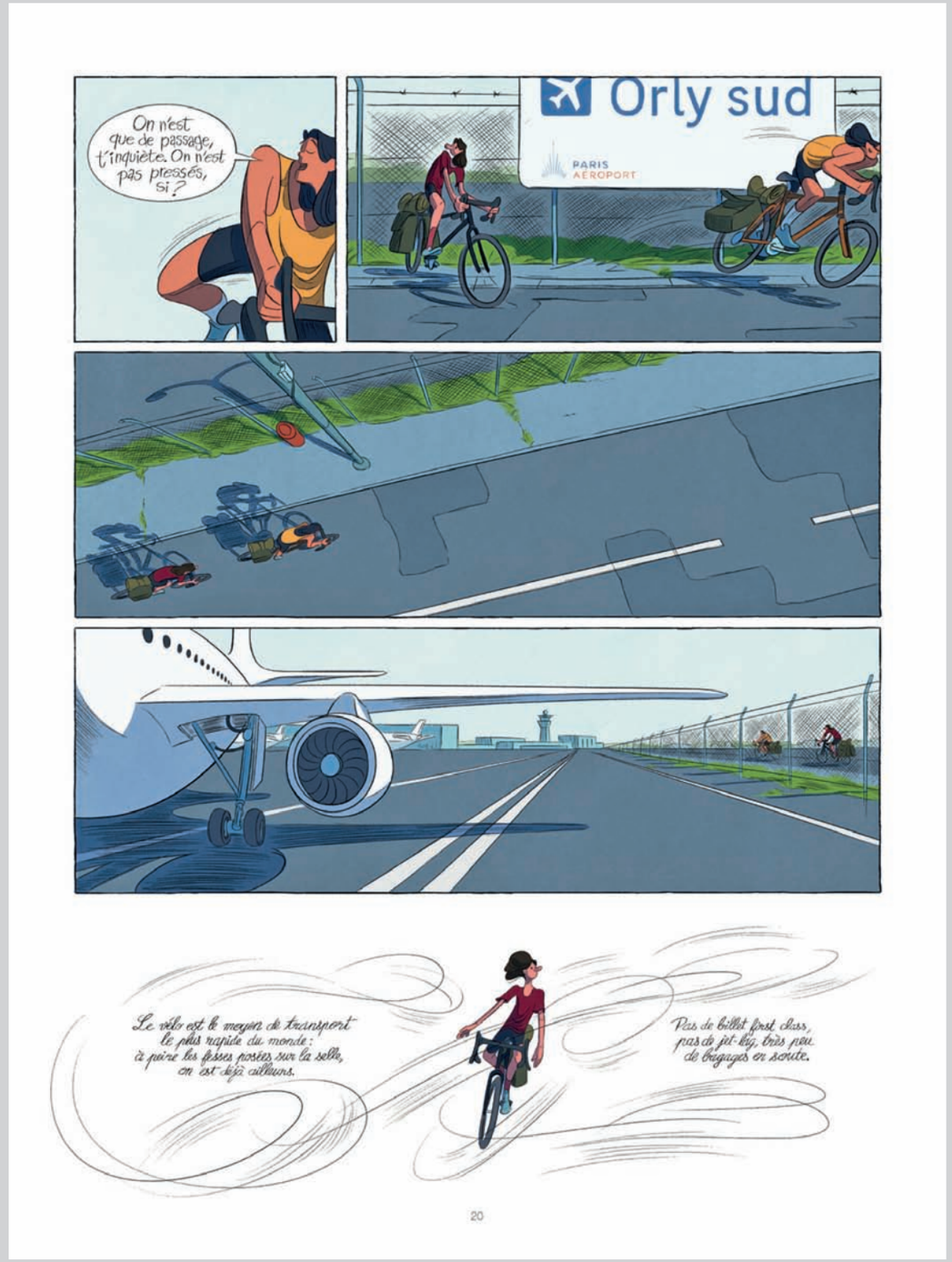
De Paris à la Méditerranée en 1897, à travers l'Auvergne à bécane.

le monde à sa juste mesure, ne capture et ne remonte aussi bien le temps ? Lui seul nous permet de ressentir le relief et les éléments et dans toutes ses nuances, d'explorer les tréfonds de la géologie et de l'âme. La bicyclette met tous nos sens en alerte. Elle rend grâce aux détails comme à l'incommensurable, restitue le silence au paysage, renifle les odeurs du monde, efface les frontières, enregistre les rumeurs, décrypte la géopolitique. D'une désarmante simplicité, rien pourtant ne lui échappe : elle est active, subversive et libertaire, intemporelle.

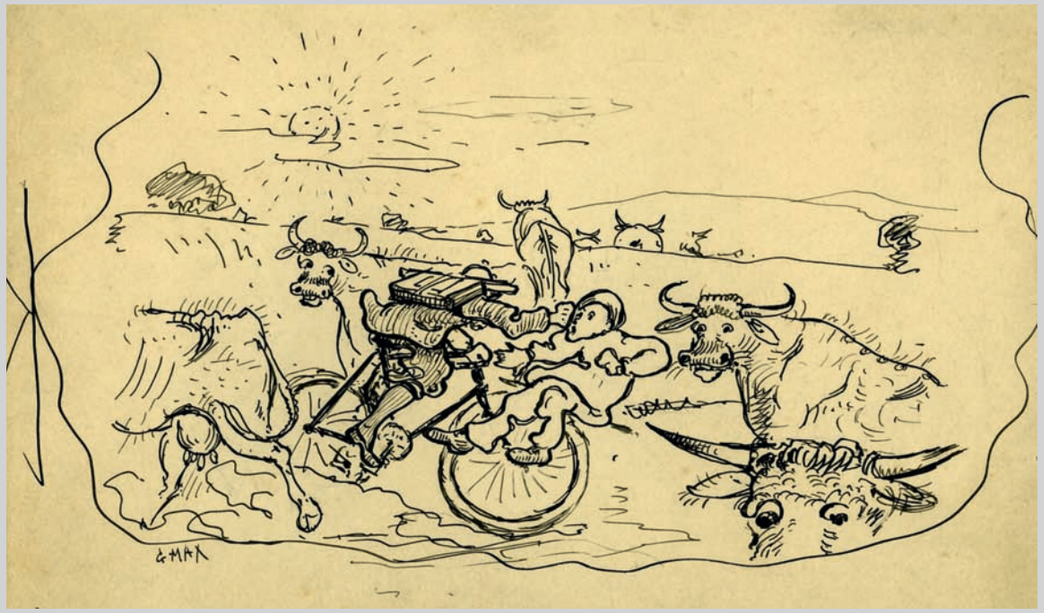
Survol

François Suchel est de ceux qui, en 2014, a poussé l'expérience salutaire d'un retour à la lenteur à son paroxysme, à l'échelle eurasiatique. Après son habituel vol Paris-Canton à 12'000 mètres d'altitude, le commandant de bord enchaîna son retour suivant le même tracé, cette fois-ci à vélo, découvrant ainsi grandeur nature la rugosité de la Terre, les us et les coutumes des hommes, pouvant enfin mettre des visages sur les voix anonymes des contrôleurs aériens[3]. L'écrivain Emmanuel Ruben, lui, dans *Sur la route du Danube*[4], d'une plume dense et haletante, semble bien le seul à se risquer jusque-là à *littérairement* explorer avec brio les notions d'accélération et de vitesse (relatives) de la bicyclette. Hors de ses allures-là, sitôt cul sur selle, traçant son chemin en partant de chez lui, le simple quidam peut instantanément enfiler sa peau d'explorateur[5]. Lorsqu'il redescendra de sa monture, il ne sera plus tout à fait le même. Qu'il descende d'ailleurs ou non du singe, du songe (Antoine Blondin), de sa fusée ou de son deux-roues, ne reste-t-il pas non moins vrai qu'aujourd'hui comme hier, « Le vélo est le moyen de transport le plus rapide du monde : à peine les fesses posées sur la selle, on est déjà ailleurs » ? (Simon Boileau, *La Ride*).

3. François Suchel, *Sous les ailes de l'hippocampe*, éditons Guérin, 2014 et film au titre éponyme. Lire aussi : Claude Marthaler, *Le pilote redescendu sur Terre* in *La Liberté*, 12 août 2014.
4. Emmanuel Ruben, *Sur la route du Danube*, éditons Payot & Rivages, 2019. Prix Nicolas Bouvier, Amerigo Vespuci, et Sport et Littérature 2019.
5. Comme le rappelle Didier Tronchet, « Tout corps monté sur un vélo voit sa conception du monde entièrement modifiée. » in Didier Tronchet, *Petit traité de Vélosophie*, Plon, 2000, réédité en 2014. Lire aussi : Claude Marthaler, *Didier Tronchet, désagrégé de philosophie* in *cycle! magazine* n° 4.



La Ride.



De Paris à la Méditerranée en 1897, à travers l'Auvergne à bécane.

1897

On voudrait en savoir un peu plus sur Marie-Antoine et Léon qui se sont racontés sans prétention, ne soupçonnant guère que bien plus tard, la compagnie Zéfal[6], allait les « remettre en selle ». Passé l'effet de surprise, leur journal de bord *in sé*, par trop anecdotique, m'a laissé, en lecteur des années 2020, un peu sur ma faim. La qualité et le style des dessins de Léon comble toutefois l'indigence du récit, mais surtout marque une époque d'avant la photographie. La publicité (par des dessins) à laquelle je me suis raccrochée s'affiche d'ailleurs croustillante et inventive : « Cyclistes, avant d'acheter ou de transformer vos pneumatiques, voyez *L'inexplosible*, Nouveau Pneumatique démontable ; la selle *La Favorite* supprime tous les accidents de la selle ordinaire. Sa section de part en part prévient l'échauffement, le roulement et les accidents du bec ; le coupe-vent transparent dit le papillon s'adapte en une minute à toutes les Bicyclettes ; Le vélo-ventilateur, nouveau chapeau hygiénique pour hommes, dames et enfants, indispensables aux velocemen touristes ».

Chemins de traverse

De ce florilège de voyageurs à deux-roues, anciens et modernes, tous ont su éviter l'écueil du nombrilisme ou de la mode. Les pionniers, jouissant d'un faible trafic sur un maillage routier en devenir. Artistes dans l'âme, nos quatre contemporains se sont fait la belle hors des labels (évitant les itinéraires balisés de l'EuroVélo, des Voies Vertes et autres). Ils voyagent pour pouvoir raconter (le voyage c'est le tournage, l'écriture c'est le montage), car « Le vélo élargit l'univers, à la seule force du mollet. On traverse des voisinages qui s'ignorent, des mondes oubliés dans l'ombre du quotidien » (*La Ride*).

6. www.zefal.com.

De Paris à la Méditerranée en 1897, à travers l'Auvergne à bécane.

Après quoi pédale-t-on ?

À l'époque de Léon Giran-Max et de Marie-Antoine Barret, la BD[7] était balbutiante. L'appareil photo portatif Kodak voyait le jour l'année suivante, en 1898. Nos deux valeureux se lancèrent bien avant nous à biclou monovitesse sur des chemins graveleux dans un monde bien moins peuplé, construit ou interconnecté qu'aujourd'hui. Un monde représenté en noir et blanc. À travers nos yeux d'aujourd'hui, ce fut une chance.

Depuis lors, la bande dessinée s'est imposée en foisonnant neuvième art. Sa narration s'est colorée, étoffée (le roman graphique en est un exemple[8]) et diversifiée. Désormais, elle reflète aussi l'inquiétude du temps présent. Ses lecteurs sont devenus exigeants et les tours du monde à vélo, familiers aux yeux et aux oreilles du grand public.

De leur brève échappée de Paris des années 2020, nos compères ont su démontrer leur prouesse artistique. En une centaine de pages chacun, ils ont su redéployer la sensualité du paysage, saisir en quelques traits les caprices de la météo. Nous plonger dans le vif de leur quête hédoniste, rencontres inattendues, humeurs et travers, en y semant quelques perles vélosophiques[9] comme si on y était décrivant avec maestria et jubilation des états d'âmes dorénavant ressentis par des milliers de cyclotouristes.

Ces citadins pur sucre et *bikepackers* des temps modernes n'éludent pas l'obésité de la zone industrielle, l'absurdité du périf. Ils cisaillent de leurs roues un monde homogénéisé qu'ils pourfendent de critique sociale, allègent de rire et de beauté.

7. Même si on attribue la création et la théorie de la bande dessiné au genevois Rodolph Töppfer (1799-1846).
8. Dans le petit monde du voyage à vélo, lire à ce propos : Isabel Del Réal, *Plouhéran. A vélo de Bretagne à Téhéran,* auto-édité (via financement participatif), 2023.
9. Dont : « Tout voyageur à vélo l'apprend à ses dépends, il n'y a pas pire carburant que l'orgueil », lointain écho au septième commandement de Vélocio : « Ne jamais pédaler par amour-propre ».

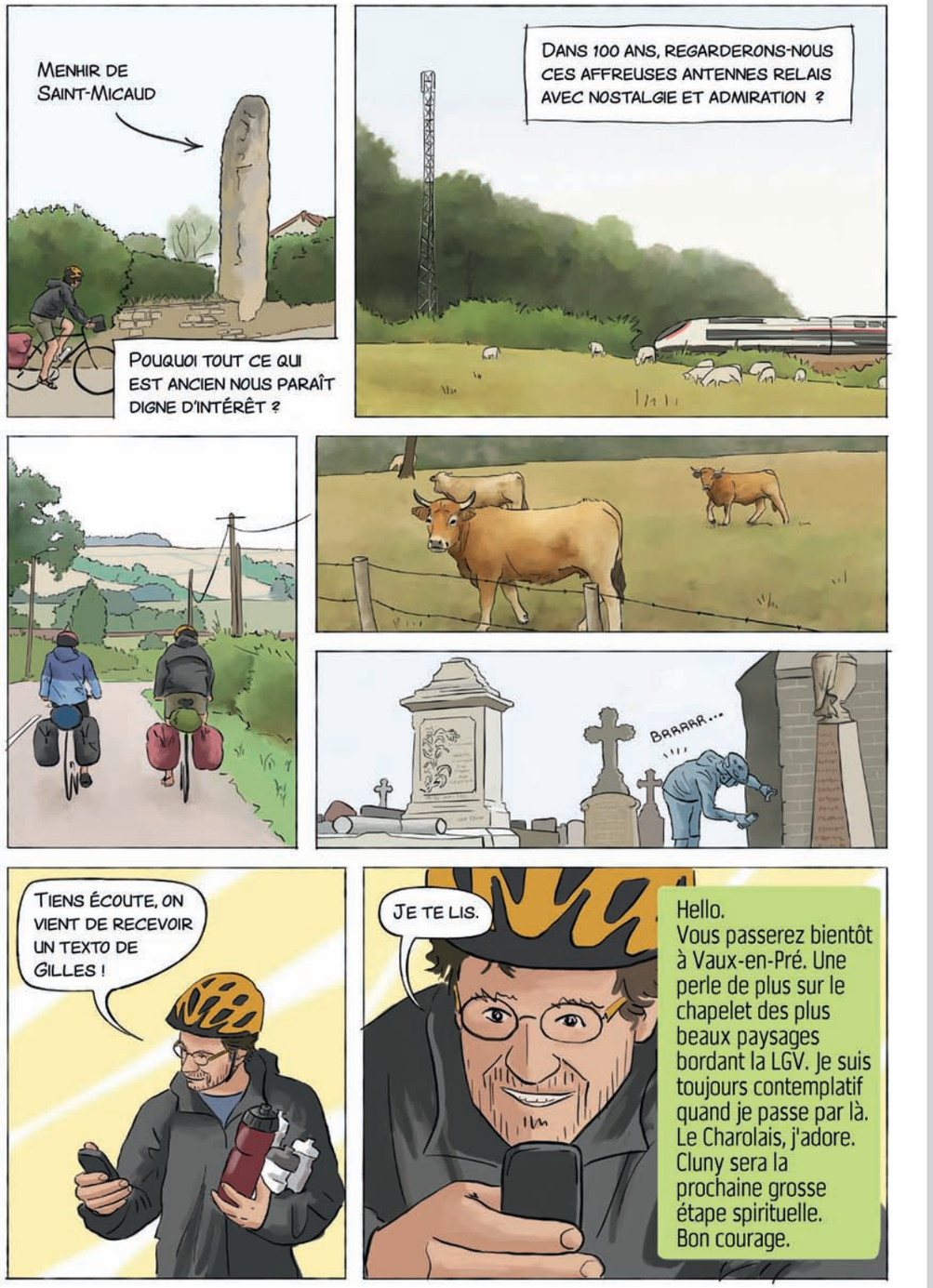
G-MAX
Cinq minutes d'arrêt?
Pas de Buffet !!!

G-MAX

19
G.M.

26
CAFE

M.A
mauvaise rencontre



Sortis des rails.

“ Et c’est fou ce qu’en roulant lentement on remarque vite et mieux, les zones sinistrées, les dérives de la modernité.

Après quoi pédale-t-on? En épousant le naturel d’un certain être primal né en 1817[10] le vélhomme ils s’éloignent du confort et accèdent à autre chose : « Ouhais, il faut toujours faire un choix, non pas pour le confort qu’il apporte mais pour le (hic!) souvenir qu’il va te laisser » (*La Ride*). Le temps capturé d’une échappée belle, si propre au vélo et à la littérature. Tous deux, version selle ou fauteuil, transpirent le monde, nous transportent à peu de frais et se rencontrent parfois : « Pas de grand soir, donc. Mais la promesse d’autres petits matins. (…) On entrevoit l’enfer dans un raidillon ou le paradis dans un monaco frais. On endure et on savoure. On ne pense plus à demain ni à hier. Heureux celui qui ne voit pas plus loin que le bout de son guidon ».

Tel l’extrait de notre épigraphe « Un autre monde », nous y sommes ! Aux années 1980 de « la double-révolution de l’informatique et du TGV qui bouleversa notre manière de voyager et transforma le clavier et l’écran en second bureau »[11]. Le super train vrombit, fait trembler, tronçonne les terres. A contrario, le vélo ravive la curiosité : une vache n’est plus simplement une vache, elle vous lèche la main, pue la bouse et crée du méthane. L’allure à portée de voix fait rencontrer les paysans et s’intéresser à leurs problèmes. On entre naturellement dans l’épaisseur d’un territoire, on s’enfonce dans son histoire. La découverte du charbon et de la Fonderie royale au Creusot par exemple, berceau de canons, conduites d’eau, train, nucléaire, disques de moteurs d’avions, aciers spéciaux pour blindages, sous-marins, turbines à gaz. Tant et si bien que le TGV a transformé ce territoire en faubourg de Paris. Inimaginable il y a plus d’un siècle, l’extension vorace d’infrastructures colonise le territoire pour nourrir la vampirique « ville lumière »…

La BD *Sortis des rails* évoque le sens de l’amitié, emprunte le regard journalistique et nous fait découvrir l’hexagone. Nos cyclistes parlent sans complexe des enjeux du bio, de l’anti-viande, de l’écologie, de l’agroforesterie. Tout est prétexte à la digression. C’est en cela qu’ils rendent justice au vélo, le maître incontestable du détour qui transforme le cycliste en fin et insatiable observateur des mondes, minuscule et majuscule. Et c’est fou ce qu’en roulant lentement on remarque vite et mieux, les zones sinistrées, les dérives de la modernité. La sortie de Paris n’a rien de bucolique, des remblais ont lissé le monde pour faire gagner dès 1983 quelques minutes au TGV. Une Ligne à Grande Vitesse est « comme un couloir clôturé et déconnecté du territoire qu’il traverse ». « Dans cent ans, regarderons-nous ces affreuses antennes relais avec nostalgie et admiration ? » se demandent les auteurs de *Sortis des rails*.

10. Faut-il le rappeler? 1817 : Invention de la *Laufmachine* la Draisienne l’ancêtre de la bicyclette, par Karl Friedrich Christian Ludwig, baron Drais von Sauerbronn, dit Karl Drais (1785-1851).
11. À ne pas confondre avec l’expression humoristique africaine bien connue et maintes fois entendue en voyage, « Je me rends au deuxième bureau » qui signifie littéralement « Je vais voir ma maîtresse ». Dans la vie d’un Africain, il existe parfois aussi un « troisième bureau », voir plus…

La Ride.

À contre-temps

Slogan de la SNCF en 1981 : « Gagner du temps sur le temps ». 1983 : « Gagner encore du temps sur le temps ». 2023 : « Prenez le temps d'aller vite » ou « Voyagez plus vite en polluant moins »… Au train où ça va, de quoi rendre fou un cycliste pour qui le seul moyen de ne pas perdre le temps, c'est tout simplement de le pédaler[12]. Tous les cyclotouristes vous le répéteront : ils célèbrent l'élémentaire plaisir croisé de l'effort et du compagnonnage, celui décrit il y a longtemps par Vélocio (1853-1930), composés de hauts et de bas, géographiques et émotionnels : « Peu importe les épreuves, du moment qu'on les traverse ensemble » (*La Ride*).

Pour l'Occidental, le temps est linéaire, pour le voyageur à vélo, il est cyclique, comme l'est la vie : « C'est comme ça, dans notre Ride à nous, il n'y a rien à gagner, rien à perdre. On retourne tout penaud faire la course contre son ombre, la seule qui vaille la peine. » Tout pédaleur se situe au centre d'un temps illusoire, arraché, fragile et concentrique : le sien. Quand la vie du cycle, l'espace, se confond au cycle de la vie, le temps, que ferai-je d'autre à ma place ? Croquons le monde à pleines roues, cyclopéens à l'échelle de nos vies !

Je ne saurai trop remercier les auteurs de ces trois récits, abondamment cités, pour l'inestimable plaisir d'avoir si bien goûté au voyage à vélo de façon joyeusement immobile.

Claude Marthaler

12 Sans compter qu'en sus de son évident respect de l'environnement, son efficience énergétique et sa durabilité restent inégalées, et de loin !

Ci-dessus et sur les pages XXX : dessins publiés dans le livre « De Paris à la Méditerranée en 1897, à travers l'Auvergne à bécane ».

B comme BD ou Bicyclette

Marie-Antoine ou Marius-Antoine Barret (1865-1929) peintre et graveur français et Léon Giran-Max (1867-1927), peintre, membres du Touring Club de France, « De Paris à la Méditerranée en 1897, à travers l'Auvergne à bécane », édité par Zéfal, 2023.
Simon Boileau et Florent Pierre, *La Ride*, Dargaud, 2023.
Florent Boithas et Étienne Matthieu, *Sortis des Rails, Paris-Lyon par le Morvan*, édité par Vents du Morvan, 2023.

Challenge du Tourmagne

Pour rouler sur leurs traces, le Tourmagne (www.tourmagne.bike) est un challenge gravel en bikepacking. Son inscription est gratuite et il est ouvert à toutes celles et à tous ceux qui ont envie de se mettre en selle pour un voyage de 950 kilomètres sur les plus beaux chemins du massif bellifontain et de la vallée de la Seine, du Gâtinais, du val de Loire et de ses vignobles, du Nivernais et du pays bourbonnais, des vallées de l'Allier et de la Sioule, de la chaîne des Puys, du Cantal et du Cézallier, de la Margeride, des Cévennes et de la garrigue nîmoise… dans l'ordre !
Il est possible de consulter la liste des finisseurs sur le lien suivant : www.tourmagne.bike/fr/4-tableau-d-honneur.